



Guy Dessureault: Auteur de deux romans pour la jeunesse en nomination pour le Prix du Gouverneur général

—Jean-Denis Côté

Deux romans de Guy Dessureault ont été en lice pour le Prix du Gouverneur général dans la catégorie « texte jeunesse », tous deux publiés aux Éditions Pierre Tisseyre, soit *Lettre de Chine* en 1998 et *L'homme au chat* en 2000. Dessureault est également l'auteur de deux autres romans pour les adolescents, *Poney* et *Les caves de Burton Hills*, ainsi que d'un roman pour adultes, *La maîtresse d'école*. Dans cette entrevue ¹, Dessureault, qui a été professeur de français au collégial, aborde sa relation à l'écriture et traite du milieu de la littérature pour la jeunesse de même que de l'influence du monde de l'éducation. Son point de vue apparaît d'autant plus significatif qu'il a été appelé à côtoyer les intervenants des deux milieux et qu'il écrit à la fois pour les adultes et pour les jeunes. Les lecteurs moins familiers avec l'œuvre de Dessureault trouveront, à la fin du présent entretien, un résumé de ses trois premiers romans destinés aux adolescents, *Lettre de Chine*, *L'homme au chat* et *Poney*. Mentionnons que cet auteur a d'autres titres

pour la jeunesse à son actif, soit *Cigale, corbeau, fourmi et compagnie*: 30 fables et deux albums pour les plus jeunes, *Jacou d'Acadie* et *Miguel*.

La relation à l'écriture

Jean-Denis Côté: Guy Dessureault, qu'est-ce qui fait qu'un texte puisse être identifié à la littérature pour la jeunesse?

Guy Dessureault: Pour une bonne part, je dirais que c'est le thème exploité. Relation père-fils ou mère-fille, amitié, recherche d'identité me semblent être des thèmes qui vont de soi dans un roman pour la jeunesse. Je crois que les jeunes lecteurs s'attendent aussi à un texte moins complexe, tant sur le plan de la composition, des développements psychologiques que de la syntaxe. À des degrés divers, bien sûr, dépendamment de leur catégorie d'âge, de leur compétence en lecture, de leur maturité. Le récit se veut débarrassé de ce qui n'est pas lié directement

à l'intrigue, de personnages ou d'épisodes « trop » secondaires; il présente, à certains égards, des caractéristiques de la nouvelle: rapide entrée en matière, concision dans les descriptions et les réflexions. . . . Cela ne signifie pas pour autant qu'il y perde en valeur. Il acquiert la sienne propre, je crois. C'est à l'auteur de composer avec ces paramètres.

J.-D. C.: Quelles sont les qualités d'un bon roman?

G. D.: L'intérêt, d'abord. L'histoire doit être originale, captivante, si on veut que le lecteur embarque. Pour moi, c'est l'essentiel, un défi que je me lance. Je trouve important, aussi, que le récit développe un minimum de substance, de densité; même chose pour la psychologie des personnages, c'est-à-dire que le lecteur puisse être mis en contact avec des représentations d'êtres humains vraisemblables, avec leurs angoisses, leurs joies, leurs pensées intimes. Pour le moment, je ne suis pas tenté par « l'action pure », mais je me promets bien quelque expérience en ce sens. Il y a beaucoup de romans pour adultes où l'intrigue n'est pas ce qui prime, dont la trame est plus lâche. Ça n'en fait pas des romans inintéressants pour autant, mais je doute qu'ils passionnent d'emblée les jeunes lecteurs.

J.-D. C.: Que serait la mauvaise littérature pour la jeunesse?

G. D.: Oh, la mauvaise! Parlons plutôt de récits moins réussis, plutôt pauvres. Quand j'avais huit,

neuf ans, je lisais des *comics*; par certains aspects, il y a des livres qui me rappellent les *comics*, illustrations en moins. Les histoires n'ont souvent rien d'original ou, au contraire, sont gratuitement extravagantes, sans trop d'épaisseur ni de finesse, mais bon! elles divertissent. On ne peut pas, hélas, accoucher chaque année de trois ou quatre cents *Petit Prince*. Bref, « mauvais » livres riment pour moi avec livres « insipides », c'est-à-dire ceux qui ne valent pas en somme un bon film, une bonne bande dessinée, un bon dessin animé.

J.-D. C.: Est-ce qu'il y a des valeurs que vous cherchez à véhiculer dans vos romans, volontairement ou non?

G. D.: Mes personnages sont sans doute porteurs de certaines valeurs. Mais quand j'écris une histoire, je ne le fais pas d'abord en pensant à ce qu'elle pourrait véhiculer au-delà d'elle-même. Par contre, je ne voudrais pas être celui par qui le pessimisme arrive. J'aimerais que mes récits distillent plutôt l'espoir, le goût de vivre et de poursuivre une quête, un idéal. C'est différent dans le cas de *Miguel*. La collection dont il fait partie, chez les Éditions du Soleil de minuit, explore une facette du multiculturalisme en se proposant explicitement de rapprocher les enfants d'ici et ceux venus d'ailleurs...à travers la fête. C'est un concept que j'ai moi-même proposé à l'éditeur.

J.-D. C.: Pensez-vous que l'autocensure soit monnaie courante en littérature pour la jeunesse?

G. D.: Ceux qui veulent maintenir le contact avec un public, même les humoristes les plus cyniques, y pensent à deux fois avant de jouer avec son seuil de tolérance. Dans nos sociétés, la rectitude politique, celle du « discours » en fait, a pris la relève de la morale. Pensons aux « itinérants », aux « non-voyants » qui se sont substitués aux clochards et aux aveugles. Même les enseignants ne se permettraient pas de parler à leurs élèves ou de ceux-ci—en public, du moins — comme le faisaient leurs maîtres d’autrefois. Un ami qui réalise des émissions pour enfants à la télévision m’a raconté qu’il avait dû réaménager un épisode vendu à un client américain. Ce dernier acceptait qu’on voie des chandelles allumées dans une scène, mais pas du tout un enfant en train d’en allumer une. . . .

J’ai déjà soumis à des éditeurs un texte pour les dix ans où la jeune héroïne se révoltait contre l’autorité d’un maire qui voulait interdire la gomme à mâcher dans sa ville. Mon récit parodiait l’actualité en rapport avec les hausses de taxes sur les cigarettes et le *lobby* des organisations de non-fumeurs: les dangers du tabac, de la fumée secondaire, la contrebande soupçonnée de la part du producteur, etc., tout cela transposé pour le *chewing-gum*. Sauf qu’en définitive les « mâcheurs » de mon récit se trouvaient à gagner la partie sur les « non-mâcheurs »...La réponse a été plutôt prudente, peu engageante, à vrai dire: sous la forme présentée, le manuscrit a été refusé. En

aurait-il été de même si les mâcheurs avaient perdu la bataille?

J.-D. C.: Vous-même, pratiquez-vous une forme d’autocensure?

G. D.: En écrivant un roman qui s’adresse aux jeunes, je ne peux qu’être *a priori* sensible aux effets que peuvent produire sur eux mes mots, mes images, mes thèmes. Comment ne pas l’être? Si je ne le suis pas, de toute manière, l’éditeur à qui je soumettrai mon manuscrit le sera, lui. À moins qu’il tienne expressément à choquer son lectorat habituel, à révolter parents, éducateurs, animateurs, faiseurs d’opinion, etc. Remarquez que, en ce qui me concerne, ça ne me pose pas problème. Je ne cherche pas tant le choc que l’adhésion à des sentiments et à une intrigue. Quand un enseignant me demande s’il devrait faire lire mon premier roman à ses élèves, *La maîtresse d’école*, qui ne s’adresse pas à un public jeunesse, je lui annonce en quelques mots l’intrigue: un garçon tombe amoureux de son institutrice. . . . Sourire. Quand j’ajoute que celle-ci, à son tour, en tombe amoureuse, le sourire disparaît sur le visage de mon interlocuteur, en même temps que son projet d’inscrire mon livre au programme. Même mon éditeur, en 1984, avait substitué son titre, *La maîtresse d’école*, au mien: *La maîtresse de Paul*, du nom de mon jeune héros. Question d’éviter l’équivoque. Hier soir, en écoutant les infos à la télé, j’entendais le présentateur de nouvelles dire: « Nous

hésitons toujours à parler du suicide, sachant que cela peut inciter à. . . » S'il a raison, si le fait d'en parler accroît le nombre de suicides dans les jours qui suivent un bulletin de nouvelles, alors l'autocensure devient moins détestable.

J.-D. C.: *L'homme au chat* est davantage un roman destiné au lectorat masculin alors que c'est l'inverse pour *Lettre de Chine*. En étiez-vous conscient au moment d'écrire ces deux livres?

G. D.: (Rires!) J'étais assez conscient, au moment de l'écriture, que *Lettre de Chine* allait être mieux reçu par les filles et que *L'homme au chat* toucherait davantage les garçons. Je ne destinais cependant pas systématiquement l'un et l'autre roman à un lecteur précis. J'évite de trop segmenter les sensibilités. Plusieurs garçons m'ont dit avoir adoré *Lettre de Chine* et plusieurs filles avoir préféré *L'homme au chat*. C'est l'*animus/anima* de [Carl] Jung. Chacun porte en soi sa part de féminité et de masculinité. Disons que, lorsque j'ai écrit *Lettre de Chine*, j'ai davantage ouvert les valves de mon anima. Un commentaire critique paru dans *Lurelu* parlait de « sentimentalisme délirant »². Par contre, lorsque j'ai écrit , mon animus a probablement pris le dessus. Un éditeur pour la jeunesse bien connu au Québec l'a qualifié de « bon roman de gars »...*L'homme au chat* exploite le thème des relations jeunes/vieux, de la communication intergénérationnelles, en somme. Adolescent, les adultes

qui ont été les plus marquants, pour moi, sont ceux qui me portaient une évidente considération. Ils avaient une façon de me parler, un ton pour s'adresser à moi avec lequel je ne me sentais pas le jeunot qui avait tout à apprendre et rien à dire d'intéressant. Je me sentais un égal, vis-à-vis de l'adulte. J'ai adopté cette attitude dès mes premières années d'enseignement au collégial. En trente ans, je n'ai jamais connu de ratés majeurs avec mes étudiants, peut-être parce que mes rapports avec eux suivaient ce schéma. Dans mes romans, les jeunes sont pris au sérieux par les plus vieux, c'est-à-dire considérés par eux, que ce soit positivement ou négativement. Mes personnages de quatorze, quinze, seize ans ne sont pas seulement des êtres en devenir aux yeux des adultes, sauf peut-être pour les parents de Catherine, dans *Lettre de Chine*, qui craignent de voir partir leur fille pour la Chine, en raison de son âge (sentiment qui serait bien légitime dans la réalité). Mais, au moment où elle arrive de l'autre côté du Pacifique, Catherine devient quelqu'un disposant de privilèges dignes d'envie. Elle incarne un rêve: l'Amérique. Elle met le pied dans un monde où elle est signifiante; tout comme Simon, dans *L'homme au chat*, qui met le sien dans le monde étrange du médecin qui lui affirme avoir vécu au Moyen Âge; comme Liane, dans *Poney*; comme Jean, dans *Les caves de Burton Hills*...

J.-D. C.: Dans *L'homme au chat*, le lecteur a un doute: Gerbert Geoffroy vient-il du Moyen Âge? On

ne sait trop. J'imagine que c'était intentionnel de votre part?

G. D.: Au moment où j'écrivais *L'homme au chat*, je voyais souvent un ami qui croit en la réincarnation. J'ai peut-être voulu laisser planer le doute dans le but de ne pas le décevoir. Il a d'ailleurs beaucoup aimé le roman. En même temps, cela cadre bien avec la façon dont l'histoire est racontée. Dans le roman, un personnage représente les tenants de la réincarnation: Manoushka. Elle y croit fermement. À travers les confidences de Simon, elle suit le cheminement du personnage de Gerbert-le-cathare, intéressée à voir jusqu'où sa confession va confirmer ses attentes par rapport au phénomène de la réincarnation. Le lecteur, pour sa part, a le choix de se faire une opinion, puisque je laisse le doute persister jusqu'à la fin...même au-delà.

J.-D. C.: L'intertextualité présente dans *L'homme au chat* n'est-elle pas une incitation à la lecture?

G. D.: Dans *L'homme au chat*, je mentionne *l'Évangile selon saint Jean*. Il s'agit de l'évangile auquel adhéraient plus volontiers les cathares. Je l'ai mentionné par souci de vérité historique, donc pour faire « vrai ». Quant au second titre de livre que je cite, *La vie quotidienne des cathares* (72), je n'ai pas pris soin de vérifier s'il correspondait à un vrai livre... parmi la ribambelle que j'ai lue sur le sujet. Les titres d'une collection que j'aime bien (chez Hachette) commencent tous par *La vie quotidienne de...*³; je

voulais simplement montrer que Simon, qui n'est pas un grand lecteur, s'était rabattu sur le premier titre à la portée de tous. Par contre, je serais enchanté que l'histoire de Gerbert Geoffroy amène des lecteurs à s'intéresser aux cathares. Vraiment. J'aurais réussi là quelque chose qui dépasse le roman, quelque chose de plus durable.

J.-D. C.: Le thème de la famille est particulièrement présent dans l'ensemble de votre œuvre pour la jeunesse. Comment expliquez-vous cela?

G. D.: C'est vrai que je mets volontiers en jeu les liens familiaux dans mes histoires. En particulier leur rapiécage. Une fille retrouve sa mère naturelle, dans *Lettre de Chine*; un fils et son père se revoient après des années de guerre froide, dans *L'homme au chat*; une jeune fille qui se croyait enfant unique se découvre un drôle de frère, dans *Poney*; une mère se rapproche de son fils à son insu, dans *Les caves de Burton Hills*...Pourtant, je n'ai pas prémédité ce thème. Il s'est imposé à moi. Peut-être que la famille m'apparaît comme le lieu conflictuel par excellence à l'adolescence, donc, spontanément, matière à exploitation romanesque, en même temps que l'univers le plus susceptible de cohérence, à tout âge. D'où l'importance primordiale de la famille dans le cheminement d'un individu...même s'il faudrait, à certains égards la haïr, comme nous y exhorte Gide dans ses *Nourritures terrestres*.

J.-D. C.: *Lettre de Chine* semble comporter une

dimension autobiographique plus manifeste que vos autres romans. Est-ce bien le cas?

G. D.: Le point de départ de mon intrigue est certainement autobiographique: ma fille est née en Chine, de parents chinois. Là s'arrête le réel, puisque mon personnage de Catherine a quatorze ans alors que ma fille, au moment où j'écris le roman, en a sept. La manière dont elle est arrivée au pays n'a rien à voir, non plus, avec les origines de l'héroïne du roman. Il est évident, toutefois, que mon séjour en Chine, que mes rapports avec ma fille—qui s'appelle Catherine, elle aussi—ont contribué à me dicter les sentiments de mes personnages et ont conditionné les atmosphères du roman. Mais je ne pourrais pas, pour cela, considérer *Lettre de Chine* comme un roman autobiographique, n'en déplaise hélas aux nombreux lecteurs qui valorisent la fiction tirée du fait vécu. Néanmoins, toutes les histoires ne sont-elles pas autobiographiques à un degré quelconque? Peut-on créer à partir de ce qui n'est jamais passé par nos sens?

Un psychanalyste qui scruterait à la loupe chaque paragraphe de mes romans pourrait sans doute rattacher chacun à un fragment de ma réalité présente, passée ou fantasmée. C'est cela que je trouve

extraordinaire dans la création romanesque: tout ce qui erre en pièces détachées dans la vie se coud ensemble dans la trame d'un roman. Ce qui flotte sans lien, dissolu, dans l'espace et le temps réels, se retrouve rassemblé en une formidable synthèse dans un récit fictif. Un détail insignifiant du quotidien, d'une lecture, d'une conversation, d'un événement récent ou ancien, est investi de sens dans un roman

et étend ce sens à d'autres détails, avec lesquels il n'avait rien à voir dans la réalité.

J.-D. C.: Certains écrivains vous ont-ils influencé?

G.D.: Il y en a beaucoup, certains dont j'ai dû me débarrasser, les écrivains du XVIII^e siècle, en particulier Voltaire et Rousseau.

J'aime le XVIII^e siècle pour les idées et la phrase, longue et abstraite, à son meilleur dans la description des sentiments et les nuances de la pensée. Inutile d'envoyer à un éditeur un texte écrit dans la manière de ces auteurs, encore moins à un éditeur pour la jeunesse! Parmi les grands romanciers, ce sont ceux du XIX^e siècle, comme Stendhal, Balzac, Zola, Flaubert, auxquels je pense. À mes yeux, ce sont des géants. Mais je me délecte à l'occasion du très moderne Simenon. Un été, je me suis tapé une cinquantaine de ses romans, en particulier ses



Néanmoins, toutes les histoires ne sont-elles pas autobiographiques à un degré quelconque?

romans non-policiers, qu'il appelait ses « romans-romans ». Quand je pense qu'il en écrivait quatre par année! Ce que j'apprécie chez lui, ce sont les atmosphères. Lorsque je lis Simenon, je me retrouve à Paris, je respire l'air d'un bistrot, goûte la glace qu'un personnage lèche en milieu d'après-midi ou le petit apéro du soir qu'un autre sirote à la terrasse d'un café. Simenon me donne le goût d'être l'un de ses personnages.

Le milieu littéraire

J.-D. C.: Lors de la rédaction de votre premier manuscrit, avez-vous fait des démarches pour vous trouver un éditeur ou est-ce un éditeur qui vous a sollicité un texte?

G. D.: J'ai frappé à plusieurs portes. Comme je disposais d'un revenu, je pouvais me payer le luxe d'expédier simultanément, par courrier, plusieurs manuscrits à plusieurs éditeurs. Je viens de faire la même chose avec un scénario de film, que j'ai écrit avec ma compagne. Au départ, le manuscrit de *Lettre de Chine* comptait 260 pages. À l'époque de mon « noviciat » en littérature pour la jeunesse, je trouvais qu'un manuscrit, c'était de l'or. Donc: courrier spécial, enveloppe gaufrée, etc. J'ai envoyé huit manuscrits d'un seul coup. L'opération a été assez onéreuse, mais je ne voulais pas éterniser le processus des « soumissions ». J'ai reçu une pétarade

de réponses négatives, puis une seule vraiment positive, voire enthousiaste, de chez Pierre Tisseyre, à qui je voue depuis ce temps une reconnaissance indéfectible...

J.-D. C.: Il faut préciser que, une fois publiée, cette histoire a été en nomination pour le prix du Gouverneur général et rééditée à quelques reprises...

G. D.: Honnêtement, je dois préciser que le roman lu par les membres du jury du Gouverneur général comptait plusieurs passages en moins que le manuscrit refusé par les autres éditeurs. J'avais épuré, c'est-à-dire enlevé des personnages et réduit, par conséquent, mon récit d'une soixantaine de pages.

J.-D. C.: Le fait qu'un manuscrit ait été refusé sept fois, puis se retrouve en nomination pour le prix du Gouverneur général, ne rend-il pas compte du caractère arbitraire du choix des éditeurs en littérature pour la jeunesse au Canada, particulièrement au Québec?

G. D.: Arbitraire, oui, comme synonyme de subjectif, sauf que la chose n'a rien d'étonnant. Si j'étais éditeur, il m'arriverait probablement de refuser un manuscrit qui plairait à d'autres: question de goût, de priorité. Même encadré par des pages de critères, notre jugement ne se ramène-t-il pas, en définitive, à une appréciation globale, à une question de *feeling*, en somme? Sauf pour des cas bien évidents de médiocrité, je ne crois pas que ce

soit des critères d'abord objectifs qui président à l'acceptation ou au refus d'un manuscrit ni, d'ailleurs, au choix d'un candidat à l'issue d'une entrevue de sélection. Cette fameuse « politique éditoriale » au nom de laquelle un éditeur refuse un manuscrit n'est-elle pas, finalement, l'orientation de ses choix accumulés au fil du temps et qui en sont venus à dicter d'eux-mêmes la suite, une fois cristallisés en système « objectif »?

J.-D. C.: Qu'est-ce qui vous amène à penser cela?

G. D.: Mes trente ans d'enseignement, entre autres. L'expérience du prof de littérature, qui a lu des milliers de travaux d'élèves avec, en tête, sa grille d'évaluation. J'ai toujours essayé d'être le plus juste possible. Mais, au-delà des critères, qu'est-ce qui me faisait conclure à la supériorité d'une copie sur une autre? Si j'essayais de définir cela, je me retrouverais vite perdu dans quelque coin obscur de ma conscience. Le style d'un individu peut plaire davantage que ses idées, de même que sa logique, ses images ou les références dont il s'autorise...il y a une foule de petites choses insidieuses derrière les crochets que je mettais en marge d'une copie, qui me faisaient préférer tel contenu à tel autre. Je crois qu'il en va de même pour les jurés d'un prix ou pour un directeur littéraire. Je ne me félicite pas moins que, après *Lettre de Chine*, *L'homme au chat* ait à son tour retenu l'attention du jury du prix du Gouverneur général.

J.-D. C.: Dans *Lettre de Chine*, le personnage central est féminin et les lecteurs sont en présence d'une relation mère-fille privilégiée. Comment réagissent vos lectrices?

G. D.: C'est effectivement une relation mère-fille que je développe, mais les mêmes préoccupations pourraient également concerner un garçon qui serait, comme mon héroïne, à la recherche de ses parents biologiques. Je reçois de temps à autre des lettres de lectrices qui me livrent leurs impressions, des lettres de jeunes filles et d'adultes, de professeurs...féminins. Je recueille aussi des commentaires dans les écoles ou lors de la tenue de salons du livre. Je constate que le livre plaît beaucoup aux filles et aux femmes. Récemment, une mère qui a adopté une petite fille s'est arrêtée à ma table, au Salon du livre de Québec, pour me confier à quel point *Lettre de Chine* l'avait touchée, particulièrement le passage où le parrain de Catherine qualifie en ces termes la ressemblance entre elle et sa mère biologique: « Tes yeux sont ceux de Tsung Fei [la mère biologique]. Mais ton regard [...] est celui d'Hélène [la mère adoptive] (205).»

J.-D. C.: Croyez-vous que l'on puisse faire simultanément de la critique et de la création littéraire?

G. D.: Les deux en même temps, difficilement. Un auteur à la fois critique va-t-il condamner publiquement les ouvrages publiés chez son éditeur, par exemple? J'en doute. Publier un livre et, en

parallèle, critiquer « professionnellement » celui d'un autre me rendrait très mal à l'aise. J'aurais peur d'être pris en flagrant délit d'intérêt, d'envie, ne serait-ce qu'en éliminant les auteurs dont je ne parlerais pas. Tout dépend de l'élasticité de sa conscience, évidemment, surtout de la hauteur de l'estime qu'on se porte à soi-même. Plus celle-ci est élevée, moins on doute, semble-t-il!

J.-D. C.: Comment se passe la relation avec votre directeur littéraire?

G. D.: Jusqu'ici, la grande majorité de mes livres pour la jeunesse ont été publiés chez Pierre Tisseyre et j'en suis très content. J'aime l'équipe de cet éditeur, ses choix, sa façon, en

gros, de travailler. Je pense bénéficier de son respect, j'apprécie sa collaboration. La directrice de l'édition pour la jeunesse, Angèle Delaunois, est quelqu'un de compétent, de stimulant et, ce qui ne gâte rien, une très bonne auteure.

J.-D. C.: Est-ce un problème, pour vous, de décider des titres de vos romans?

G. D.: *Lettre de Chine* n'était pas mon premier choix; *L'homme au chat* et *Poney*, oui. Pour ce dernier, j'avoue que j'ai davantage pensé à me faire plaisir qu'à l'aspect « accrocheur ». Sans doute

devrais-je m'amender, si j'en crois un commentaire paru dans une revue, qui a taxé de « ridicule » le titre de *Poney*! *L'homme au chat*, c'était pour moi un hommage à Freud, pour qui j'ai déjà eu une longue passion. Deux de ses célèbres études de cas, en psychanalyse, sont titrées *L'homme aux loups* et

L'homme aux rats. . . *L'homme au chat*, c'est un clin d'œil à un maître longtemps vénéré, en quelque sorte. Remarquez que le titre est justifié par la commère du roman, qui appelle Gerbert Geoffroy « l'homme au chat ».

J.-D. C.: Que produit sur vous le fait de trouver des livres dans des grandes surfaces, des pharmacies?

G. D.: Cela ne m'indigne pas. Si un auteur en est à ce stade « d'exposition », c'est un pas plutôt engageant sur le chemin de la notoriété. Question de visibilité, les grandes surfaces, quoi de mieux? Si j'étais libraire, je ne chanterais pas la même chanson, évidemment. Si j'étais épicier non plus, d'ailleurs, ou marchand de meubles ou opticien...Mais, à partir du moment où j'achète chez Costco, pourquoi me justifierais-je d'épargner sur le prix de mon café ou de mes lunettes, mais pas sur celui d'un livre? Il est vrai que le livre est un produit plus chatouilleux,



Mais, à partir du moment où j'achète chez Costco, pourquoi me justifierais-je d'épargner sur le prix de mon café ou de mes lunettes, mais pas sur celui d'un livre?

qu'il véhicule d'office la culture, avec la télévision et le cinéma. Mais il n'échappe pas pour autant à la grande chaîne de la consommation. De toute façon, le genre de livre que j'achète ne se retrouve pas en général sur les tablettes d'une grande surface! Il reste que, honnêtement, en tant qu'auteur, ça ne me choquerait pas d'y trouver les miens. Pas davantage, en tout cas, que le fait de retracer à l'occasion une dizaine d'exemplaires de mes livres dans le catalogue d'une bibliothèque municipale. J'ai déjà aperçu des exemplaires de quelques-uns de mes livres chez Wal-Mart et cela nous a fait tout chaud au cœur, à ma femme, à ma fille et moi! Si j'en apercevais une montagne chez Costco, je verrais là un signe de succès...et de joyeuses redevances en perspective (rires).

J.-D. C.: Existe-t-il, justement, une contradiction entre écrire une œuvre littéraire, un roman, et rechercher un gain d'ordre financier?

G. D.: Pas du tout. Trouver du plaisir dans un travail, c'est déjà quelque chose. Si ce travail, c'est l'écriture, c'est encore plus merveilleux. Mais si, de surcroît, écrire rapporte des sous, alors là, c'est inespéré! Le gain matériel n'est pas une fin en soi, mais il permet d'aller plus vite au bout de son rêve, à tout le moins de patienter confortablement dans les détours. Voilà pourquoi, pour moi, l'espoir d'intéressantes redevances n'a rien de contradictoire avec le travail d'écrivain. Qui ne voudrait pas vivre

que de et pour son art? Certains écrivains y arrivent. Les chanceux!

J.-D. C.: Vous avez été deux fois en nomination pour le Prix du Gouverneur général, catégorie « texte jeunesse ». Cela change-t-il quelque chose d'être en nomination pour des prix?

G. D.: J'ai apprécié ces deux nominations. Le fait d'avoir été en lice pour le prix à deux reprises m'a conforté dans mes projets d'écriture. Surtout que ces nominations sont arrivées au début de ma « carrière » d'auteur pour la jeunesse. Elles sont venues, en quelque sorte, raffermir ma volonté de continuer. J'imagine que le fait de gagner le prix se savoure encore mieux. Les retombées du prix sont sûrement réelles; il semble qu'une simple nomination aide aussi à faire connaître le livre et son auteur, mais surtout auprès de la gent éditrice, si j'en juge d'après mon expérience; ce qui n'est pas à dédaigner dans le monde très achalandé de l'édition.

J.-D. C.: Pourriez-vous vivre de vos droits d'auteur?

G. D.: Absolument pas. Je ne vois d'ailleurs pas quand cela pourrait m'arriver, à moins qu'un cinéaste chevronné s'intéresse à l'une ou l'autre de mes histoires...ou que je réduise volontairement mes besoins à l'échelle de mes royautés...ce qui me rappellerait mes années d'étudiant.

J.-D. C.: Avez-vous déjà fait des tournées dans les écoles?

G. D.: Oui, un peu partout au Québec, même en Colombie-Britannique. J'aime échanger avec des publics de tous âges: élèves de fin du primaire, du secondaire, étudiants du collégial, de l'université, groupes en alphabétisation, parents, etc. Je trouve la plupart de ces échanges enrichissants. Non seulement ils me permettent d'apporter quelque chose aux gens, mais j'en retire souvent beaucoup en retour, tant sur le plan de l'écriture que sur le plan personnel.

J.-D. C.: Aimez-vous les séances de promotion, de signature dans les salons du livre?

G. D.: À ma grande surprise, oui. Au départ, je nourrissais une appréhension à l'égard de ce type d'activité. J'étais intimidé, comme bien des auteurs que je voyais se morfondre en solitaire derrière leur petite table. Certains m'avaient prévenu que cela ne valait pas la peine, que je perdrais mon temps, qu'un auteur ne vendait pas de livres dans les salons. C'est vrai que les ventes n'y sont pas faramineuses. Mais il s'établit, dans un salon, des contacts que j'ai découverts vite intéressants sur les plans professionnel et humain. Les salons sont des lieux de promotion. Pour un auteur, ils sont aussi une occasion de rencontres parfois stimulantes avec des lecteurs, jeunes et adultes. Des professionnels du livre aussi.



Écrire me nourrit, me fait ramasser dans un tout ce qui traînerait autrement en fragments autour de moi.

J.-D. C.: Croyez-vous que vos romans puissent être utiles sur le plan didactique?

G. D.: Je n'en serais pas fâché, mais ce n'est pas mon but. J'écris parce que j'aime inventer des histoires, parce que mes fantasmes passent mieux par l'écriture, que ma réalité prend plus d'expansion grâce à elle. J'aurais bien aimé que cette quête passe par une caméra de cinéma, mais l'écriture m'a en quelque sorte choisi. Écrire me nourrit, me fait ramasser dans un tout ce qui traînerait autrement en fragments autour de moi. J'écris pour la jeunesse parce que je veux voir le monde et continuer de le sentir au futur. Aussi, je sais qu'en

m'adressant aux jeunes je vais être lu. Serait-ce le cas si j'écrivais strictement pour les adultes? On a beau se convaincre que la qualité prime la quantité, les tirages des livres pour la jeunesse et la réponse des jeunes ont de quoi soutenir, sinon enthousiasmer un auteur. Cette réponse me porte à écrire avec la ferme conviction que ce n'est pas pour rien. J'écris pour être lu, pas pour ces tiroirs où d'aucuns affirment ranger leurs manuscrits ni pour les amis ni pour des experts à épater. Je raconte des histoires. J'essaie d'y exceller. Comme tous les conteurs, j'ai besoin que mon auditoire réagisse, qu'il pleure si mon histoire est triste, qu'il soit mystifié si elle est mystérieuse,

qu'il angoisse si elle est inquiétante, qu'il rie si elle est drôle.

Résumé des romans pour la jeunesse *Lettre de Chine, L'homme au chat, Poney et Les caves de Burton Hills.*

Lettre de Chine raconte l'histoire de Catherine, âgée de quatorze ans, née en Chine, mais adoptée par un couple du Québec. L'univers de la jeune fille bascule lorsque son parrain, Chang Shou, lui fait la lecture d'une lettre provenant de son pays d'origine. Écrite en chinois par celle qui prétend être sa mère biologique, la lettre bouleverse l'adolescente, celle-ci ayant toujours cru que cette femme, Tsung Fei, était décédée. Elle entreprend alors de partir pour la Chine afin de revoir la personne qui lui a donné la vie, malgré les réticences de ses parents adoptifs. Ceux-ci acceptent finalement, en partie rassurés de savoir que Chang Shou accompagnera leur fille. En Chine, Catherine se questionne sur sa propre identité et sa rencontre avec Tsung Fei est marquée par l'émotion.

L'homme au chat raconte l'histoire de Simon qui a eu un passé difficile. Ses parents, avec lesquels il était en brouille, sont morts dans un accident d'automobile. Pour l'adolescent, c'est le début de la valse des familles d'accueil et des incartades, dont une assez sérieuse: introduction par effraction et

tentative de vol à main armée. Le juge le condamne à quatre mois de garde fermée et à cent heures de travaux communautaires. Simon est affecté à la Résidence des Moulins, où vivent des personnes âgées, et devient aide-concierge, soit homme à tout faire. Un des résidents s'avère particulièrement mystérieux: Gerbert Geoffroy, qui ne sort jamais de sa chambre. Simon va se lier d'amitié avec cet homme dont il gagne la confiance. Ce qu'il apprend sur lui le bouleverse: Geoffroy est médecin et serait la réincarnation du dernier « parfait » de la communauté des cathares du Moyen Âge! Les propos qu'il tient au jeune Simon sur le mode de vie des cathares sont à ce point précis que le jeune homme a un doute...Et si c'était vrai? De plus, sa chatte, Esclarmonde, serait la réincarnation de la femme qu'il a aimée! Geoffroy n'a toutefois pas le droit de garder un animal dans sa chambre, et lorsque la chatte s'enfuit pendant une inondation, il est avisé qu'il doit renoncer à Esclarmonde. Simon décide de venir en aide à son nouvel ami, dévasté par la perte de sa chatte. Se sentant quelque peu démuni, il obtient l'appui de Manoushka, une libraire, et de Bertrand, le fils de Gerbert Geoffroy.

Dans *Poney*, Liane, seize ans, est de retour au Québec après un séjour de deux ans en France. La mort subite de son père l'a ramenée au pays. L'adolescente décide de rester et de prêter main-forte à sa mère, Irène, qui tient un restaurant. Peu

à peu, Liane se familiarise avec la clientèle et avec celui que l'on surnomme Poney, un jeune homme qui ne prononce que quelques syllabes. « Adopté » par la famille, celui-ci est devenu en quelque sorte l'assistant d'Irène, accomplissant divers petits services. Il est toutefois soupçonné par la police et les habitués du restaurant d'être l'auteur des incendies qui font rage dans le quartier. Liane, en revanche, est convaincue du contraire, mais elle se demande s'il est raisonnable de se fier à son seul instinct alors qu'il lui joue de vilains tours sur le plan sentimental.

Les caves de Burton Hills sont celles d'un ancien manoir du Vermont, converti en école d'immersion anglaise pour jeunes gens de familles aisées. Jean Palissy s'y est terré de son plein gré, mais c'était avant qu'on décide d'y accueillir aussi des filles. Du coup, la vie à Burton Hills prend une tournure inattendue, voire dramatique, quand disparaît mystérieusement le flamboyant Friedrich Hesse, le rival et bourreau de Palissy. Une disparition lourde de conséquences pour les deux garçons.

Notes

¹ L'entrevue a été réalisée en mars 2002, mais a subi, sous sa forme écrite, de légères modifications en mai 2004.

² Fontaine, Catherine. « Guy Dessureault, *Lettre de Chine* [...] » *Lurelu* 21.1 (printemps-été 1998): 21.

³ Le livre existe. En voici la référence: Nelli, René. *La vie quotidienne des Cathares du Languedoc au XIII^e siècle*. Paris: Hachette, 1976 [1969].

Références bibliographiques

Dessureault, Guy. *Cigale, corbeau, fourmi et compagnie: 30 fables*. Saint-Laurent, Québec: Pierre Tisseyre (coll. « Papillon »), 2002.
— *L'homme au chat*. Saint-Laurent, Québec: Pierre Tisseyre (coll. « Conquêtes »), 1999.
— *Jacou d'Acadie*. Saint-Laurent, Québec: Pierre Tisseyre (coll. « Safari »), 2003.
— *Les caves de Burton Hills*. Saint-Laurent, Pierre Tisseyre (coll.

« Conquêtes »), 2002.
— *La maîtresse d'école*. Montréal, Québec: Quinze, 1985.
— *Lettre de Chine*. Saint-Laurent, Québec: Pierre Tisseyre (coll. « Conquêtes »), 1997.
— *Miguel*, Saint-Damien-de-Brandon, Québec: Soleil de minuit (coll. « Les amis de chez nous »), 2003.
— *Poney*. Saint-Laurent, Québec: Pierre Tisseyre (coll. « Conquêtes »), 2000.

Freud, Sigmund. *Cinq psychanalyses: Dora, un cas d'hystérie; Le petit Hans, une phobie; L'homme aux rats, une névrose obsessionnelle; Le président Schaeber, une paranoïa; L'homme*

aux loups, une névrose infantile, traduction de Marie Bonaparte et R. Loewenstein. Paris: Presses universitaires de France (coll. « Bibliothèque de psychanalyse »), 1954.

Jean-Denis Côté est chercheur postdoctoral au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa et boursier du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC). Il est également membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILQC) et du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF).